

cial. Sa correspondance est une « contribution », comme il eût aimé à dire, très démonstrative, à l'appui de cette loi qui n'est elle-même qu'un cas particulier d'une autre loi reconnue par Balzac : « La vie sociale, » a écrit ce dernier, « ressemble à la vie humaine. On ne donne aux peuples de longévité qu'en modérant leur action vitale. » Étonnante formule qu'il ne faut pas se lasser de citer ! Le génie du moraliste a su y montrer, dans un raccourci lumineux d'évidence, l'unité de plan de la nature, et fonder le principe d'autorité sur le principe même de la durée.

II

On sait quelles conséquences Balzac a tirées de cette remarquable loi (1). Il en a fait sortir une apologie du christianisme. Cette religion lui a paru la seule force acceptable d'exercer ce travail de discipline qui ménage et prolonge l'énergie des peuples en la réglant. « Le christianisme, » a-t-il déclaré avec une netteté qui ne prête pas à l'équivoque, « a créé les peuples modernes, il les conservera. » Rapprochez cette conclusion de cette

(1) Cf. dans ce même volume l'étude sur la *Politique de Balzac*, p. 46 et suiv. Le lecteur pardonnera la répétition des textes. Elle est nécessaire dans une suite d'essais qui se proposent de montrer l'unité de pensée de différents maîtres.

autre : « Il n'y a que le christianisme pour nous retenir sur notre pente natale, pour empêcher le glissement insensible par lequel incessamment, et de tout son poids originel, notre race rétrograde vers ses bas-fonds. Le vieil Évangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social (1). » C'est l'auteur des *Origines* qui, encore sur ce point, se rencontre avec l'auteur de *la Comédie humaine*. Partis tous deux de l'observation positive, et considérant la société comme un phénomène naturel qu'il s'agit non pas d'imaginer en interprètes généreux, mais de considérer en savants désintéressés, ils sont arrivés l'un et l'autre à une même conclusion religieuse qu'il était intéressant de signaler. Il y a pourtant cette différence que le romancier, nourri, dès son adolescence, chez les oratoriens de Vendôme, de la lecture des mystiques, n'a pas eu à découvrir le christianisme. *Le Médecin de campagne* et *le Curé de village*, composés en 1833 et en 1837, dans la première période de sa production virile, en témoignent : Balzac est un génie catholique par les plus intimes assises de sa pensée. Les lettres de jeunesse de M. Taine nous montrent, au contraire, dans celui qui devait plus tard écrire la célèbre page sur « la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même », une totale

(1) Ce point de vue de Taine était déjà celui de Rivarol : « Il ne s'agit pas de savoir si une religion est vraie ou fausse, mais si elle est nécessaire. »

indifférence, une ignorance, allais-je dire, à l'endroit du problème religieux, durant cette période. Si l'hypothèse des deux Taine avait quelque apparence de vérité, ce serait dans cet ordre d'idées. Une analyse un peu minutieuse du travail de cet esprit montrera pourtant que, là non plus, il n'y a pas eu contradiction entre le point de départ et le point d'arrivée. Il y a eu développement, mais par la même méthode.

Un très important morceau d'autobiographie intellectuelle, inséré dans cette correspondance sous le titre : *De la destinée humaine*, nous renseigne avec une indiscutable précision sur la manière dont M. Taine, issu d'une famille pieuse, perdit la foi. Il écrit cette confession au mois de mars 1848, c'est-à-dire à un instant de sa jeunesse assez voisin de la crise qu'il raconte pour que son témoignage, presque immédiat, n'ait pu être involontairement faussé, comme il arrive dans les Mémoires, par la perspective de l'éloignement. Ce qu'il y a de saisissant dans cette confidence, c'est la froideur singulière de cette âme, si ardente aux idées, si avide de savoir, dans cette rupture avec les croyances de sa première jeunesse. « Jusqu'à quinze ans, j'ai vécu ignorant et tranquille, » commence-t-il; « je n'avais point encore pensé à l'avenir. Je ne le connaissais pas. J'étais chrétien... La raison apparut à moi comme une lumière. Ce qui tomba d'abord devant cet esprit d'examen, ce fut ma foi religieuse. Un doute en provoquait un autre. Chaque croyance en entraînait une autre

dans sa chute. Je me sentis en moi-même assez d'honneur et de volonté pour vivre en honnête homme, même après m'être défait de ma religion... » Et il continue : « Les trois années qui suivirent furent douces... » Il est impossible de ne pas rapprocher de ce morceau le fragment de Jouffroy sur l'agonie morale de sa *Nuit de décembre*. La poignante douleur dont cette page est empreinte atteste que l'incrédule qui écrivit plus tard le fameux essai *Comment les dogmes finissent* avait, sinon bien connu, du moins profondément senti ce dogme dont il se séparait avec douleur. Le détachement de l'écolier de 1848, si paisible, si indifférent, démontre que le christianisme n'avait encore été pour lui qu'un système d'habitudes morales, accompagné d'un très sommaire enseignement dogmatique. Ces habitudes morales, l'adolescent régulier et volontaire les rencontrait, fixées en lui par un atavisme qu'il sentait indestructible, fortifiées par un milieu de bourgeoisie séculaire. Il avait conscience que sa raison pratique, pour parler le langage des philosophes, se suffisait à elle seule. D'autre part, la mince construction de théologie élémentaire dressée dans son entendement n'était pas assez forte pour tenir contre cet orgueil d'une vigoureuse pensée en train de s'éveiller et jalouse de se prouver cette vigueur par ses destructions. C'est la loi commune de toute âme qui grandit. Dans cette confession, ce philosophe de dix-neuf ans a discerné ce trait essentiel : « L'orgueil et l'amour de la liberté m'avaient affranchi. »

Il est donc visible que durant cette première partie de sa jeunesse M. Taine ne s'était pas rencontré vraiment face à face avec le christianisme. Un ensemble de bonnes habitudes morales, appuyées sur quelques notions de dogme abrégées et primaires, ne constitue pas ce qu'un sociologue appellerait le « fait religieux ». Ce fait, l'élève du lycée Bonaparte n'avait jamais été à même de le considérer dans sa profondeur et son ampleur. Comment et pourquoi? Les données nous manquent pour résoudre ce petit problème de psychologie familiale, mais la lecture de la correspondance ne permet pas le doute sur ce point. Une lettre du 22 novembre 1851, en particulier, très éloquente et d'une touchante tendresse, adressée à une personne qui souffrait de scrupules, précise singulièrement cette position d'esprit. On y voit qu'à cette date la pensée religieuse ne se séparait pas pour M. Taine de la pensée philosophique. Il y parle de Dieu, comme d'un « être infini, éternel, parfait, qui produit sans cesse le monde et l'élève sans cesse vers un état meilleur... qui agit sur nous par le mouvement intérieur qui nous porte au bien ». Il ne semble même pas soupçonner ce qu'il devait plus tard si nettement discerner : le rapport personnel de l'âme et de son Dieu, et, suivant ses propres termes : « ces pratiques dont la répétition quotidienne dépose et appesantit dans l'esprit l'idée du surnaturel, et *par-dessus la piété naturelle, le poids surajouté qui fixe la volonté instable.* » Il n'a entendu aucun mot comme celui

du Père Etienne, le supérieur des Lazaristes, qui paraît lui avoir fait plus tard une impression profonde, puisqu'il le cite à la fin d'un chapitre, pour y résumer une suite de longs développements : « Je vous ai fait connaître le détail de notre vie. Mais je ne vous ai pas donné le secret. *Ce secret, le voici : c'est Jésus-Christ connu, aimé et servi dans l'Eucharistie!* » Cette foi dans la présence réelle qui répète à chaque minute le drame du Calvaire pour chaque conscience de croyant, cette « vitalité chrétienne », disait M. Ollé-Laprune, renouvelée sans cesse par les sacrements, ce mystère de l'amour divin pénétrant le monde sensible pour répondre infatigablement à l'appel de la misère humaine, le jeune homme de cette lettre l'ignore. Il l'ignore de cette ignorance que la charité de l'Eglise qualifie si indulgemment d'invincible. Il n'a rien rencontré de tout cela dans son expérience. Il n'en rencontre rien non plus à l'Ecole normale durant les trois années qu'il passa dans ce milieu trop vanté, où régnait beaucoup d'agitation d'esprit et très peu de vrai mouvement d'idées. Ce séminaire d'intelligences courtes et brillantes qui suppléaient à d'étonnantes insuffisances de fond par le piquant des formules et par un certain tour, heureux et étourdi tout ensemble, dans les affirmations, ne semble pas avoir exercé une influence profonde sur M. Taine. Notons pourtant qu'il était trop modeste pour oser dédaigner des compagnons qu'il dépassait à vingt ans d'une si surprenante manière, trop tendre pour

ne pas les aimer, et trop candide, dans le noble sens de cette épithète qu'Horace appliquait déjà à un ami d'esprit, — *candide judex*, — pour ne pas les accepter tels qu'ils se donnaient. Ce fut là un des traits frappants de ce caractère si intègre. Comme il n'avait jamais menti, il n'a jamais cru aisément qu'un autre mentait, et, comme il avait horreur de l'à peu près pour son propre esprit, il a toujours fait aux autres esprits le crédit de croire que leurs conclusions avaient été sérieusement étudiées. Cette magnanime disposition le dominait à l'École normale. Elle fut la cause qu'il en sortit, ayant admis comme des vérités acquises quantité de préjugés sur lesquels il devait un jour revenir. Le dédain absolu à l'endroit de la foi chrétienne fut un de ces préjugés. « Ne ris pas, » écrit-il à Paradol de l'École même, « M. Gratry, élève des plus distingués de l'École polytechnique, ayant obtenu le prix de philosophie au concours... s'est fait prêtre. *Cela est terrible à penser...* » Telle est son attitude devant l'évolution d'un esprit très distingué qui va au catholicisme : une stupeur. Il ne voit pas dans cette conversion une matière à réfléchir sur ses propres doctrines, une énigme mentale à résoudre. Son incuriosité à l'endroit de la vie religieuse est si entière que son sens de psychologie en est comme paralysé.

Cette incuriosité aurait dû cesser, semble-t-il, par le séjour en province, chez un jeune homme qui se piquait d'être un disciple de Beyle et qui prisait par-dessus tout l'observation individuelle

et immédiate. Par malheur, quand M. Taine fut envoyé, durant l'année scolaire 1851-1852, à Nevers d'abord, puis à Poitiers, la situation générale du pays ne permettait guère, même à un esprit de sa force, ce rôle d'observateur désintéressé. L'énergique opération de chirurgie politique que le prince-président venait d'exécuter en décembre avait mis le corps social dans un de ces états de sensibilité fiévreuse qui exigent les précautions d'une convalescence. Les habiles collaborateurs de cette entreprise de salut public aperçurent, avec justesse, dans l'enseignement des lycées, un des points sur lesquels devait se porter leur attention. Le plus simple bon sens exigeait que, dans un pareil moment, toutes les parties purement spéculatives, et par conséquent douteuses, des programmes en fussent supprimées. Les préjugés napoléoniens ne permirent pas d'accomplir nettement et définitivement une réforme qui, encore aujourd'hui, s'imposerait comme la première, si jamais les circonstances permettaient un nouvel et plus heureux essai de réfection de l'âme française : il fallait retirer la philosophie du domaine de l'enseignement secondaire, où elle sera toujours funeste, parce que des cerveaux de dix-huit ans ne sont pas mûrs pour la recevoir, et la transporter dans le domaine de l'enseignement supérieur, où elle sera toujours bienfaisante, en maintenant dans une élite le goût des grandes idées générales. Au lieu de cela, les ministres de la restauration impériale adoptèrent un procédé bâtard. Ils préten-

dirent, sous le nom de *logique*, conserver la classe de philosophie, en y faisant enseigner un ensemble de doctrines officielles, inoffensives, mais encore plus inutiles. Il se rencontra que l'année de début de M. Taine dans le professorat coïncidait avec cet effort *anti-physique* — ce vieux mot de Rabelais mérite d'être indéfiniment repris et répété — d'un gouvernement qui, là comme ailleurs, trahissait le vice de son origine. Le césarisme n'est qu'un expédient, et qui n'aboutit qu'à des expédients. Il y avait lieu, alors comme aujourd'hui, de réformer radicalement l'Université. Une forte décentralisation des études eût substitué à la dangereuse machine, aménagée par les jacobins et leur successeur Bonaparte, pour en faire un instrument d'administration, des Universités multiples, autonomes et locales. Là, un Taine eût eu naturellement sa place dans l'indépendance d'une pensée qu'il eût communiquée, non plus au nom de l'Etat, et à des apprentis bacheliers, mais en son propre nom, dans quelque conférence libre, à des jeunes hommes capables de le contrôler. Le ministre de l'instruction publique de 1851 n'eut pas tort de redouter l'influence de cet hégélien sur des enfants de dix-sept ans. Il eut tort de taquiner cette noble et forte intelligence, qu'il pouvait employer, pour le bien de la culture française, à des travaux d'un autre ordre. M. Taine fut considéré comme suspect et traité comme tel. Quoique son sens supérieur de l'ordre l'ait empêché, même alors, de se révolter, ses lettres prouvent qu'il souffrit beaucoup d'un

régime de compression dont son bon sens prévoyait dès lors la banqueroute inévitable. Il eut la sagesse de comprendre que si ce régime n'offrait pas des garanties de rénovation définitive, le calme assuré momentanément valait pourtant mieux que la funeste anarchie qui l'avait précédé. Il prêta serment à l'Empire. Ce ne fut pas, étant donnés les procédés dont il était la victime, sans une amertume, dont une part devait inévitablement rejaillir sur l'Eglise. Celle-ci, fidèle à sa mission d'auxiliaire de tous les gouvernements qui lui permettent d'assurer le service des âmes, s'associait, dans la mesure où elle croyait pouvoir être vraiment bienfaisante, à la besogne de réparation nationale si bien commencée par le coup d'Etat de Décembre, mais gâtée à l'avance par l'acceptation des erreurs de 89 et de la démocratie. Cette action politique, si bénigne fût-elle, suffit à cacher au regard du jeune professeur persécuté la vie religieuse et les miracles de vertu catholique qui continuaient à s'accomplir par delà cette action et hors d'elle. « A propos, nous sommes allés encore écouter aujourd'hui un *Te Deum*. Quelles singeries!... » C'est dans ces termes qu'il parle des cérémonies, et ailleurs : « Je vais demain (par ordre) à la confirmation. L'évêque la donne aux enfants du collège. On dit qu'il est orateur, cela m'amusera peut-être... » Il ne se doute pas qu'un jour la biographie de cet évêque, Mgr Pie, par Mgr Baunard, sera citée par lui avec admiration, comme présentant, dans un haut relief, les traits d'un grand évêque de nos

jours, autant dire d'un saint. La valeur de cette personnalité qu'il était à même d'étudier de si près lui échappe complètement. Il n'y voit qu'un préfet spirituel, plus redoutable que l'autre, parce qu'il est mieux armé.

Même indifférence au fait religieux durant les années qui suivirent et que le philosophe passa, libre cette fois, à Paris, parmi les livres nécessaires à ses travaux et dans ce monde littéraire du second Empire qui ressemblait singulièrement, avec la différence des époques, à celui des encyclopédistes, par deux de ses caractères : — les lettrés du second Empire étaient, comme ceux du dix-huitième siècle, des amateurs passionnés d'idées. Idolâtres des méthodes positives, ils professaient le culte, la superstition des recherches naturelles, au point de prendre pour de la science toute construction de type scientifique. Réalistes de doctrine, ils se piquaient de ne penser qu'avec exactitude et par observation, voilà le premier caractère. — Le second, c'est que sous le second Empire, comme à l'époque de l'Encyclopédie, ces réalistes professionnels vivaient dans le milieu le plus artificiel, le plus étranger à la réalité, hors des affaires publiques, hors du métier, hors de la société, sans contact intime avec la terre, puisqu'ils habitaient Paris, sans vision directe des hommes, puisqu'ils n'avaient jamais agi. Ainsi s'explique comment cette philosophie, soi-disant empirique et naturaliste, du dix-huitième siècle a produit la plus chimérique, la plus idéologique des Révolutions.

Elle est née de cerveaux fonctionnant à côté de la vie, et non en pleine vie. Des témoins assez inintelligents, mais très sensitifs, de l'époque impériale, les frères de Goncourt, ont nettement vu cela. Ils écrivaient dans leur *Journal* à la date du 25 février 1866 : « Combien vivons-nous peu, les uns et les autres!... Taine, avec son coucher à neuf heures et son lever à sept, son travail jusqu'à midi, son dîner d'heure provinciale, ses visites, ses courses aux bibliothèques, sa soirée après son souper entre sa mère et son piano, — Flaubert, comme enchaîné dans un baignoire de travail, — nous dans nos incubations cloîtrées... » Ce curieux passage, auquel toutes les conversations des dîneurs de Magny servent de commentaire, fait comprendre certaines lacunes d'expérience sociale qui se rencontrent dans les œuvres de Taine à cette période. Sainte-Beuve, qui relevait, lui aussi, de ce groupe, mais que son âge plus avancé et la variété de ses engouements avaient averti davantage, en a fait la remarque. Il reprochait à ce cadet, dans lequel il aimait à saluer un maître, « d'être d'une génération qui n'a pas perdu assez de temps à aller dans le monde, à vaguer çà et là et à écouter. » Il regrettait qu'il ne se fût pas « assez rendu compte, avant tout, du rapport et de la distance des livres et des idées, aux personnes vivantes... ». Aussi bien, jusqu'au moment où il entreprit de s'occuper des *Origines de la France contemporaine*, M. Taine, dans ses premiers *Essais* comme dans ses grands livres sur *Tite-Live*, sur *La Fon-*

taine, l'Histoire de la littérature anglaise, n'avait pas étudié des personnes vivantes, et pas davantage dans son traité de *l'Intelligence*. Quelle que soit la supériorité de ces remarquables travaux, ils n'étaient que des préparations. Ils annonçaient et rendaient possible l'œuvre définitive, ces *Origines*, qui me paraissent devoir rester, avec la *Comédie humaine* et sur un plan égal, quoique avec une méthode différente, le plus grand morceau de psychologie sociale qui ait été composé depuis cent ans.

On peut apprécier maintenant l'importance de l'opinion de M. Taine sur le christianisme, en se rendant compte qu'il a rencontré le fait religieux, au cours de son analyse des forces vives de notre pays, d'une manière tout objective et non pas, comme la plupart de nous, à travers ses émotions individuelles. Il était vis-à-vis de l'Eglise, quand il a commencé d'étudier son apport dans ce que l'on pourrait appeler l'état dynamique de la France, exactement dans la position d'un Le Verrier considérant un phénomène de mécanique céleste, c'est-à-dire aussi indifférent qu'il est possible au résultat de ses recherches. Il n'y avait là, pour lui, qu'une série de mouvements à constater et à classer sous une étiquette. Si maintenant vous relisez ce cinquième livre du *Régime moderne*, consacré à cette Eglise, vous assisterez à l'étonnement à peine dissimulé de ce puissant esprit, découvrant une force qu'il n'a jamais pressentie. Avec cette admirable bonne foi qui fait de lui un héros

intellectuel — au sens où Carlyle prenait ce terme — vous le verrez reconnaître le degré d'intensité de cette force, mesurer son retentissement, supputer le vide que laisserait son absence; enfin, conclure, comme il a conclu : « Quand on s'est donné ce spectacle, et de près, on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes, ce qu'il y introduisit de pudeur, de douceur et d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnêteté, de bonne foi et de justice. *Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service.* » Remarquez la rédaction de cette formule, — de ce diagnostic. M. Taine ne se définissait-il pas lui-même « un médecin consultant »? — Celui qui vous le livre ne vous dit pas : « Il y a une religion catholique et elle est la vérité. » Il vous dit : « Il y a une religion catholique en France et elle est un fait. Je vous donne le résultat de mon enquête sur ce fait. » Vous demandez : « Vous-même, comment l'interprétez-vous? » — « Je n'ai pas à l'interpréter, » répond-il, « j'ai à le définir. » Apercevez-vous, dans le physicien politique de 1890, la permanence des principes énoncés par le normalien de 1849 (1)? — « Pour voter il me faudrait connaître l'état de la France, ses idées, ses mœurs, son avenir... *Il me manque un élément empirique...* »

(1) Lettres à Prévost-Paradol, *Corr.*, I, p. 86.

Le fait religieux a été un de ces éléments empiriques, et, pas plus sur ce point que sur les autres, il n'y a eu un Taine d'avant et un Taine d'après la Commune. Il n'y en eut qu'un seul, et dont l'autorité est d'autant plus grande que l'on peut dire qu'il a témoigné en faveur de la vérité sociale, au rebours de tous ses intérêts (on sait les colères dont *les Origines* furent et sont encore l'occasion de la part de ses premiers admirateurs); et j'y insiste, au rebours de toutes ses préventions.

Ses lettres de jeunesse prouvent, en effet, que s'il eût tracé le dessin d'une politique suivant ses désirs, les illusions modernes eussent eu, à vingt ans, ses préférences. Quelque sérénité que lui donnât sa haute philosophie, il ne pouvait pas avoir entièrement oublié les tracasseries de Nevers et de Poitiers. Il n'avait pas non plus entièrement dépouillé la foi superstitieuse de sa vingtième année dans ce que j'appelais tout à l'heure, les constructions du type scientifique, qu'il était volontiers tenté de confondre avec la science. Dans ce même chapitre sur l'Eglise, et voulant résumer l'effort des savants du dix-neuvième siècle, ne classe-t-il pas dans une même énumération Pasteur et Renan? Il ne distingue pas, lui, si scrupuleux dans ses documentations, la valeur indiscutable des travaux du premier, parce qu'ils sont vérifiables et mesurables, et l'incertitude spécieuse mais invérifiable des hypothèses du second. Pour ces motifs et aussi parce que le pessimisme foncier de son tempérament lui interdisait l'espérance, M. Taine n'est ja-

mais allé jusqu'à se ranger définitivement aux deux grands principes que Balzac a gravés à la première page de sa *Comédie humaine* : « J'écris à la lumière de deux vérités éternelles, la Monarchie et la Religion. » Peut-être cette modestie des conclusions du philosophe leur donne-t-elle plus de poids en garantissant son impartialité? En fait, le grand livre des *Origines* a marqué le point de départ du vaste renouveau d'idées conservatrices que nous voyons se propager aujourd'hui. Le traditionalisme par positivisme, cette doctrine si féconde en conséquences encore incalculables, relève de lui. Il était opportun, à une époque où ce mouvement grandit d'une manière remarquable, que l'intime unité de la pensée de son initiateur fût dégagée une fois de plus et sa mémoire défendue contre d'équivoques insinuations que même la mort n'a pas fait taire. Son œuvre est l'arme la plus meurtrière qui ait été forgée depuis cent ans contre l'erreur funeste de 89. Nous ne laisserons pas la calomnie en émousser le fil. C'est toute la raison de ces quelques notes.

1902.